

Le train

Vincent Garand novembre 2000

vincent.garand@points-virgules.com
<http://www.points-virgules.com>

Nous étions au lendemain des élections présidentielles de 1981. La gauche accédait au pouvoir tandis qu'elle était restée dans l'opposition durant plus de vingt années. Le choc fut grand, y compris à l'étranger, surtout lorsque le nouveau président décida d'inclure des ministres communistes dans le gouvernement qu'il avait formé. À cette occasion, le directeur politique du journal pour lequel je travaillais décida d'une série de reportages à l'étranger pour mesurer la réaction des principaux pays. Nous fûmes une bonne douzaine de journalistes à partir presque du jour au lendemain pour une destination connue seulement au dernier moment. Les choix s'étaient faits en fonction des connaissances linguistiques de chacun mais de ce point de vue, je ne fus sûrement pas le plus favorisé. La Suisse et l'Autriche m'échouaient tandis que je n'entendais rien à la langue de Goethe. Seule la Suisse romande, qui est francophone, ne devait pas me causer de tracas ; pour le reste il me fallait utiliser au mieux mes connaissances de la langue anglaise.

Voici pourquoi je me trouvais à cette époque en Autriche. Afin d'obtenir un reflet aussi fidèle que possible de l'opinion des gens, j'avais décidé de me rendre aussi bien dans les grandes villes que dans les petites. Parfois même, je poussais la conscience professionnelle jusqu'à pénétrer des villages qui semblaient avoir été oubliés par le temps pour voir si les habitants étaient seulement même informés de ce qui était considéré en France comme un changement majeur. Déjà à cette époque, la grandeur de notre pays n'était plus ce qu'elle avait été. Mais enfin passons et revenons à mon histoire, puisque tu veux tout savoir.

C'était très précisément le 20 mai, dix jours seulement après l'élection. J'avais passé la nuit dans la petite ville de Gruntz. De bon matin, je m'étais rendu à la gare afin de rejoindre Salzbourg puis Vienne, terme de mon voyage. Lorsque le train arriva en gare, ma première impression se confirma. Cette bourgade se trouvait sur une voie secondaire du réseau ferré autrichien. Sans verser dans le cliché, il ne manquait à ce train qu'une locomotive à vapeur tant les wagons étaient désuets. Bien sûr, le confort s'en trouvait réduit mais l'entretien était si impeccable qu'on aurait pu croire que tout était neuf à l'intérieur.

Lorsque je montais dans le train et prenais place, bien des détails me renvoyèrent aux souvenirs de mon enfance. Les sièges étaient entièrement faits de bois et étaient recouverts de mousses. Le sol même était un plancher assez élimé. Les fenêtres pouvaient s'ouvrir à l'aide d'une manivelle en aluminium. Quelques informations, placardées dans des encarts prévus à cet effet, se trouvaient même être écrites en caractères gothiques. Le soleil

presque estival illuminait déjà la campagne et cette vue bucolique, associée à ce train hors d'âge dans lequel j'avais pénétré me laissa croire que j'étais transporté dans un autre monde, ou du moins dans une autre époque. Mais enfin, après avoir acheté mon billet en m'exprimant davantage avec mes mains qu'avec ma langue, je me trouvais installé sur une douillette banquette des premières classes.

Le train ne devait plus tarder à partir lorsqu'un homme, petit et gras, vint s'asseoir à mon côté. Ses cheveux, rares, étaient luisants et tirés vers l'arrière. Ses yeux se trouvaient cerclés de petites lunettes rondes qui surplombaient une moustache ample mais bien coupée. En le voyant, il me fit immédiatement penser à un personnage de Tintin dans " On a marché sur la lune ", Wolf. Je m'imaginai déjà passant ce long voyage à côté de cette personne qui me semblait très austère. Je décidai de n'y plus songer et regardais simplement par la fenêtre, attendant le départ, à présent imminent, de ce train. Mes yeux s'étaient vaguement posés sur l'intérieur de ce qui devait être le bureau du chef de gare. Là encore, je vis certains objets qui témoignaient de la lenteur que prenaient les Temps modernes à s'emparer de cette province paisible et arriérée. Il faut que je te décrive cette scène avec précision car ce fut à ce moment la première fois que je la vis et j'aimerais pouvoir te traduire les impressions que je ressentis alors.

Le départ allait être donné dans les prochains instants car, ainsi qu'il doit en être dans toutes les gares du monde, j'entendis un bref coup de sifflet. Le train démarrait tandis que je continuais mes observations avec la même curiosité. Ce fut alors que je vis dans les reflets de la vitre une femme qui s'approchait. Cette vision ne dura qu'un très léger instant. Pourtant, il m'avait semblé qu'à l'issue de cette seconde, j'aurais pu la décrire tout entière. Mes yeux n'avaient cependant capté qu'une impression générale. Mais quelle impression elle me fit, je puis à peine t'en parler avec des mots. Je ne l'avais même pas encore regardée que j'avais déjà senti ou deviné sa classe et son élégance. De là, il ne me semblait pas imaginable que la beauté ne fit pas partie aussi de ses attributs. J'avais seulement entr'aperçu la coupe de son tailleur. De sa tête, je n'avais pu juger que sa chevelure et pourtant j'étais absolument certain de ne pas me tromper en pensant qu'une femme élégante, distinguée et charmante prenait place face à moi.

Cette simple impression me donna un frisson d'émotion et je sentis mon cœur battre avec force dans ma poitrine. Même si le départ du train ne m'en avait définitivement empêché, je n'aurais pu continuer mes observations un instant de plus. Ma curiosité ne s'était pas tarie, bien au contraire, mais le

hasard lui donna un sujet d'observation bien plus intéressant.

Le bureau du chef de gare s'effaça de ma mémoire en un instant et même si mes yeux n'avaient pas encore opéré le moindre mouvement, ils étaient à présent rivés sur les reflets de cette inconnue qui s'était assise en face de moi. Je me souviens encore nettement de mes émotions d'alors. Je savais que le moment où j'allais poser mon regard sur elle était tout proche et pourtant je le retardais encore de quelques instants pour goûter pleinement ce moment. Je l'observais toujours au travers des reflets et ce que je pouvais voir me laissait présager d'une femme d'une grande beauté.

Lorsqu'enfin je n'y tins plus, je relevai doucement la tête tandis que je portais mes yeux aux siens. Ce que je voyais me laissait comme interdit et me procura une sensation de paralysie totale durant un instant. Il me semblait que mes nerfs ne transmettaient plus le moindre influx dans mon corps. Un battement de paupière, même, me semblait hors de ma portée. Mais il faut que je te décrive assez précisément ma première vision de cette femme afin que tu puisses imaginer, fut-ce partiellement, dans quel état se trouvaient mes sens.

Lorsque je fis pivoter ma tête pour me trouver face à elle, mes yeux regardaient toujours vers le bas, si bien que, hormis le reflet de la vitre, la première partie de son corps que j'eus à regarder fut ses jambes. Elle portait de fines chaussures rouges, surélevées par des talons aiguilles. Bien que la saison ne les rendit pas absolument nécessaires, des bas blancs et crissants enveloppaient ses pieds, ses mollets fins et adroitement dessinés, et pour finir ses jambes tout entières. Enfin, je l'imaginai car lorsque mon regard se hissa jusqu'à ses genoux, un trait strict et rectiligne, tel un rempart, vint se dresser en travers de ma vue. Il s'agissait de l'extrémité de sa robe. De couleur blanc cassé, sans le moindre pli, elle attisa plus encore ma curiosité. Pendant quelques instants, mon regard resta fixé sur cette robe et plus précisément à l'endroit même où elle finissait et laissait apparaître ses genoux qui, loin d'être disgracieux, me semblaient être le premier témoignage de sa beauté. Je dois bien reconnaître, et je m'en souviens encore avec précision, qu'à ce moment-là j'avais très envie d'y poser ma main, de sentir leurs extrémités oblongues, d'entendre crisser le bas sous mes doigts. Il me souvient de l'avoir rêvé et voulu mais je n'ai pas oublié non plus le tourment que je m'étais causé en pensant que c'était tout simplement impossible.

Ne pouvant assouvir mon envie, je me contentai de faire remonter mon regard plus haut encore. Ses mains étaient simplement posées sur ses jambes

mais un détail marqua mon attention et me conforta davantage dans l'idée qu'elle possédait beaucoup d'élégance. Je ne voyais en fait pas ses mains car elles étaient gantées. Là encore, je trouvai que la saison ne s'y prêtait pas mais cela lui donnait une certaine prestance. Ses longs gants blancs lui remontaient jusqu'au milieu des avant-bras, tandis que le reste de ses membres supérieurs demeuraient nus.

J'avais déjà parcouru la moitié de son corps et il me plaisait de savoir qu'il m'en restait encore toute une moitié à découvrir. Aussi, je prenais toujours autant soin de faire remonter mes yeux lentement, et seulement après avoir vérifié que j'avais observé convenablement ce qui se trouvait sous le feu de mon regard.

Poursuivant mon ascension, je me trouvais à regarder l'une des parties les plus charnelles de son être. Sa robe épousait furtivement la forme de ses seins, si bien qu'il me fallut une bonne dose d'imagination pour me les représenter. Le peu que j'en voyais était agréable, très agréable même, à regarder et ce dont j'étais déjà sûr, c'est qu'ils étaient fort bien proportionnés. Plus encore qu'auparavant, je pris plaisir à m'appesantir sur mon point de vue. Lorsqu'enfin je fus lassé, il ne me fallut pas plus d'un battement de cil pour m'apercevoir que je m'approchais déjà de son cou. Celui-ci était paré d'un collier dont il m'est difficile de te faire une fidèle description. Je peux seulement t'en dire qu'il supportait un pendentif en forme de losange et que cette forme géométrique encerclait complètement un bijou, sobre et rouge, qui ne brillait pratiquement pas.

J'avais à présent sous les yeux l'ensemble de son corps à la fois gracile et gracieux. Sa robe laissait apparaître ses épaules et ses bras nus, ce qui contrastait avec les gants et les bas. Il ne me restait plus qu'un mouvement à faire pour qu'enfin je découvre son visage. Je relevai donc complètement la tête ainsi que je te le disais il y a un instant. Tout ce que j'avais imaginé ou supposé se vérifia. Ses joues étaient fines et blanches. Sa bouche était finement dessinée par un rouge à lèvres aussi sensuel que discret. Ses yeux quant à eux, me subjuguèrent entièrement. Je me les figurais comme deux perles blanches et oblongues, renfermant deux magnifiques billes colorées d'un bleu acier. Je tombai comme en admiration devant eux et ne parvenais pas à m'en séparer. Son regard, heureusement, ne croisait pas le mien et c'était en toute impunité que je la dévorais des yeux. Je terminerai enfin cette description par ses cheveux, plus un aveu que je dois te faire. Ils étaient blond platiné, très raides et coiffés en chignon. Je m'étais étonné de cette coiffure qui n'était plus guère à la mode à cette époque, mais je devais

reconnaître que cela lui allait à merveille.

Tu l'auras compris sans davantage d'explications, je succombai immédiatement au charme de cette femme que le hasard avait dirigée dans ce wagon, sur cette banquette qui me faisait face. J'en suis même, je dois bien l'avouer, tout de suite tombé amoureux. Tu comprends à présent sans doute un peu mieux ce que j'éprouvais alors. Cependant, laisse-moi te dire la suite de cette rencontre qui ne manquera pas de t'intéresser.

Le train roulait à présent depuis plusieurs minutes et venait seulement d'atteindre sa vitesse, enfin si l'on peut parler de vitesse, de croisière. Je constatais qu'il roulait avec une relative lenteur et j'en fus intérieurement satisfait. Je n'avais aucun impératif horaire et si le voyage s'avérait long, cela me permettait d'observer cette femme plus longtemps. J'avais donc le cœur léger et joyeux tandis que je n'avais plus qu'une idée en tête : la regarder. Depuis que nous avons quitté la gare, elle avait gardé la même position. Ses mains demeuraient posées sur ses jambes tandis qu'elle regardait fixement au travers de la fenêtre. Son regard était comme figé ; je supposais qu'elle était perdue dans ses pensées et qu'elle ne prêtait pas la moindre attention à ce que percevaient ses yeux.

Sans empressement, j'attendais mon heure, et particulièrement le moment où elle allait tourner sa tête vers moi. Je brûlais d'impatience de lui adresser mon premier regard, face à face. Elle me fit attendre encore quelques minutes puis elle sembla sortir de ses rêveries. Elle cligna des yeux et parut revenir à la réalité. Elle regarda enfin le paysage puis, après quelques instants, elle se tourna enfin vers moi. Ce premier échange ne me laissa pas indifférent et même me déstabilisa. Ses yeux semblaient pénétrer les miens. Son regard fixe me paralysa. J'avais la désagréable sensation qu'elle lisait en moi, comme si elle savait à présent que je l'observais depuis le départ et qu'à son tour elle m'analysait. Ceci ne dura sans doute qu'un instant mais me parut très long. Lorsqu'enfin elle me “ relâcha ”, ce fut pour regarder le reste de ma personne. Je n'étais pas parvenu à interpréter son regard. L'avais-je laissée indifférente, lui avais-je plu ? Il m'était impossible d'en juger.

Un moment égaré par son indifférence, je regardais le paysage se dérouler sous mes yeux. Pourtant, je ne saurais te le décrire même si le paysage défilait et s'imprimait sur ma rétine, je ne pouvais me défaire de son image. Elle me faisait penser à une autre femme dont je n'arrivais pas à retrouver le nom. Lorsqu'au bout de quelques minutes à peine, j'abandonnais la vitre pour l'intérieur du wagon, je m'aperçus qu'elle lisait à présent un journal.

Machinalement, j'essayai d'en lire le titre. Mais le journal était en langue allemande et le moindre mot était pour moi indéchiffrable. Je pensais alors que même si elle m'en donnait l'occasion, il me serait bien difficile d'engager la conversation avec elle. Un peu désappointé, je me ressaisis bien vite en pensant que la regarder n'était après tout qu'une simple distraction et qu'il ne me fallait pas attendre autre chose.

Plusieurs dizaines de minutes passèrent ainsi. Je savais à présent qu'elle ne parlait pas ma langue, ce qui était d'ailleurs peu probable au coeur de l'Autriche, mais aussi que je l'avais certainement laissée indifférente. Pourtant, elle continuait de me fasciner. C'est le terme que je cherchais tout à l'heure pour te la décrire : j'étais tombé malgré moi sous son charme et elle me fascinait.

Ainsi donc, je ne pouvais m'empêcher de la regarder tandis qu'elle lisait son journal. Elle demeurait assez immobile, tournant seulement la tête de temps à autre lorsqu'elle tournait une page. Mais jamais elle ne levait les yeux sur moi. Je me croyais donc totalement à l'abri de ses regards et pensais pouvoir l'observer impunément lorsque de façon tout à fait inattendue, elle leva ses yeux vers moi sans pourtant relever la tête. Surpris, je n'eus pas le temps de tourner les yeux et nos regards se croisèrent donc pour la seconde fois. Celui qu'elle m'adressa alors me parut moins distant que le premier. Il fut plus bref mais aussi plus engageant. Pourtant, je ne trouvais pas le courage de lui adresser la parole. Cette première marque d'attention (du moins l'interprétais-je ainsi) me parut encourageante mais pas suffisante. Et puis, je n'oubliais pas que la langue nous séparait et cet obstacle me semblait, à lui seul, insurmontable. Nous en restâmes donc là, elle continua de lire son journal tandis que mes yeux restaient rivés sur elle. Dix minutes sans doute passèrent encore avant que, de nouveau et de la même manière qu'elle le fit la première fois, elle relève ses yeux dans ma direction. Il me sembla même que ce regard fut plus chaleureux que le second. Tout comme elle le faisait, je la regardais fixement dans les yeux, essayant de colorer mon regard de douceur. J'eus à ce moment très envie de lui sourire mais cela me parut exagéré. Je me contentai donc d'un petit rictus, accompagné d'un léger hochement de tête en guise de salut. Son journal cachait l'essentiel de son visage mais je pus néanmoins distinguer le plissement fugitif de ses yeux. Elle aussi souriait.

Ce fut à ce moment qu'une idée, dont j'étais loin de mesurer toutes les conséquences, me vint à l'esprit. Je la voyais lire son journal tandis que je m'apercevais que j'étais face à elle, aussi inactif qu'une coquille de noix.

Inconsciemment, je m'imaginai que cela lui donnait une sorte de supériorité dans la situation. Elle lisait tandis que je demeurais oisif. J'étais forcément le "demandeur". C'est idiot mais je me figurais qu'elle pensait avoir moins besoin de moi que moi d'elle. Il me fallut donc corriger cette situation. J'avais bien emporté quelques livres avec moi mais je les avais rangés dans le fond de ma valise. Je ne m'imaginai pas procéder au déballage de celle-ci devant elle. Fouiller parmi mes chemises, mes chaussettes et mes caleçons m'aurait définitivement et complètement ridiculisé. Il ne me restait qu'une simple sacoche, contenant mon "nécessaire de travail", autrement dit peu de choses. Deux ou trois carnets, des stylos et crayons, un dictaphone plus quelques ustensiles a priori moins utiles pour mon métier : un couteau suisse, une lampe de poche. Tout ceci ne m'offrait que peu de possibilités. J'aurais pu enregistrer un article sur mon dictaphone mais cela m'aurait paru incongru et sans gêne. De plus je n'avais pas l'esprit au travail et je n'aurais su quoi dicter. Il ne me restait finalement que mes carnets : je n'avais cependant pas plus à écrire qu'à dicter. Au moins, me disais-je que c'était plus discret. Pourtant, cette idée ne me satisfaisait encore pas. Celle que j'eus enfin fut plus simple encore et me plut davantage : il me suffisait de relire, voire de faire semblant, mes carnets. Je commençais donc de relire mes notes lorsqu'un incident des plus anodins se produisit. En parcourant mes feuillets, je fis tomber un pense-bête de mon carnet. Il tomba à la façon d'une feuille morte, virevoltant dans les airs avant d'aller mourir aux pieds de l'inconnue. Je ne m'en aperçus d'abord pas. Mais lorsque la jeune femme posa son journal à côté d'elle, se baissa et le ramassa, je compris ce qui s'était passé. Elle jeta un rapide coup d'oeil sur le papier mais ne parut pas en comprendre le sens. Elle me le tendit alors, sans prononcer mot mais en souriant légèrement. Je la remerciai poliment en français en lui retournant son sourire. La regardant, j'avais la sensation que cet incident l'avait distraite et même lui avait plu. Il me sembla sur le moment qu'elle était contente de ce premier contact, fut-il indirect. J'étais pour ma part ravi et n'aurais même pas songé à créer cette situation volontairement. Mais puisque le hasard m'offrait ce moment, je goûtais le plaisir de son sourire avec délectation.

Malheureusement, l'incident fut très vite clos et la belle inconnue reprit par la suite la lecture de son journal. De mon côté, je continuais de compulsier mes notes de mauvaise grâce. Mais je ne parvenais pas à fixer durablement mon attention sur ce que je lisais. Une force, supérieure à ma volonté même, me poussait irrésistiblement à la regarder, à l'observer. Ma seule envie du moment était de lui adresser la parole, sous un quelconque prétexte. Mais, rend toi compte, elle ne parlait pas le français tandis que je n'entendais rien à l'allemand. Je n'avais déjà pas trop d'idée précise quant à ce que je pouvais

lui dire alors s'il me fallait en plus le faire en anglais, tu comprendras que les circonstances ne jouaient pas en ma faveur. Pour la première fois depuis le début du voyage, je fus un peu décontenancé, presque abattu. Mes yeux s'étaient rivés à mon carnet mais mes pensées étaient perdues dans de sombres réflexions. J'avais cru un moment qu'il était possible de rencontrer une femme, très belle de surcroît, dans un train, puis d'engager la conversation avec elle, ainsi que cela se fait dans les films de cinéma. Je me rendais compte à présent qu'il n'en était rien ou que si cela pouvait effectivement arriver, cela devait être bien trop exceptionnel pour que le hasard jette son dévolu sur moi. Je commençais à me faire une raison lorsque ce que je tenais pour impossible quelques minutes plus tôt se produisit.

Pour la première fois depuis notre départ, l'inconnue ouvrit la bouche et parla. Davantage encore, c'était à moi qu'elle s'adressait. Oui, moi. Le comble fut qu'elle le fit dans un français clair, appliqué et sûr. Elle engagea la conversation sur un ton interrogatif, mais laisse moi plutôt te citer ses paroles exactes :

- Ainsi donc, Monsieur, vous êtes français ?

Elle m'avait tenu ces propos tandis qu'elle repliait son journal, et au moment où je m'y attendais le moins. Ces paroles me décontenancèrent, me désarçonnèrent même. Quelques secondes plus tôt, j'étais sûr qu'elle ne parlait pas ma langue, qu'elle m'avait tout juste remarqué et qu'elle était en tout cas trop occupée pour s'intéresser à mes faits et gestes. Et voilà qu'à présent, matérialisé par les paroles de cette femme, le destin réfutait mes convictions, pourtant fondées sur des faits objectifs. Cet événement me ravissait assurément. Pourtant, j'éprouvais comme une légère frustration à ne pas avoir moi-même engagé cette conversation. Mais il me fallait lui répondre et je devais réfléchir à ce que j'allais lui dire. J'avais, je le confesse, envie de me rendre intéressant. Ma mémoire n'est pas assez fidèle pour que je puisse te redire mot à mot ce que nous nous dîmes alors. Cependant, même si la forme m'échappe, je n'ai rien oublié du fond et je vais te dire maintenant ce que j'ai appris d'elle.

Après lui avoir dit que j'étais en effet français que je vivais à Paris, je m'étonnai qu'elle parlât un aussi bon français, tout en m'extasiant sur l'extraordinaire coïncidence qu'était celle de rencontrer quelqu'un qui justement parlait ma langue dans un train de compagnie en plein cœur de l'Autriche. Elle en fut amusée et esquissa un sourire. J'appris de sa bouche qu'elle était elle aussi française et qu'elle travaillait à présent à Vienne dans une grande bibliothèque de la ville, non loin du Hoffburg Theater.

À partir de ce moment, notre conversation continua sur la même veine. Elle me demanda la raison de ma présence ici et je lui racontai les circonstances politiques qui m'y avaient amené. Lorsqu'elle sut que j'étais journaliste, je perçus dans ses yeux un signe infime qui traduisait son intérêt pour moi. De façon indicible, le flot de nos paroles nous rapprochait. Il nous est quelquefois donné de sentir des choses qui sont normalement imperceptibles. Je me souviens très nettement que je pouvais alors ressentir notre attirance ou tout au moins de notre attrait mutuel.

Parfois, au cours de notre discussion, je la regardais toute entière et je prenais la mesure de l'incroyable chance que j'avais. Je la trouvais toujours aussi belle, aussi distinguée et les mots qui me brûlaient les lèvres depuis le début du voyage, je pouvais enfin les lui adresser. À plusieurs reprises, j'eus la crainte que notre conversation se terminât, par épuisement du sujet ou pire encore par lassitude de sa part. Pourtant, il n'en fut rien. Nous ne cessâmes de parler de toute la matinée, renouvelant sans cesse nos sujets de conversation. Lorsque midi sonna, j'étais assez enhardi pour lui proposer de l'inviter à déjeuner à la voiture-restaurant. À ma proposition, la belle inconnue (je ne connaissais toujours pas son nom) étouffa un rire. Au fond de moi, je craignais que cela ne signifie un refus mais ses paroles me rassurèrent. Elle me dit que s'il y avait bien avant au restaurant dans ce train, il ne fallait toutefois pas imaginer se retrouver à une table gastronomique française.

Nous nous dirigeâmes donc vers ce wagon tandis que je m'imaginai mangeant une saucisse et des haricots dans une sorte de cantine. Pourtant, lorsque nous y pénétrâmes, je constatais que la réalité était plus agréable que ce qu'elle m'avait laissé imaginer. Le wagon n'était ni plus large, ni plus long que les autres et pourtant il me semblait vaste. Si l'intérieur n'était pas fait d'ors, il était toutefois d'un aspect sinon luxueux, du moins cossu. À notre arrivée, nous fûmes placés à l'une des nombreuses tables disponibles par un serveur qui s'était précipité sur nous. Poliment, je l'aidai à s'asseoir, puis m'assis à mon tour. À ce moment précis, je ressentis encore de nouvelles émotions. Elles étaient de celles qui nous prennent lors d'un premier rendez-vous avec une femme, que ce soit dans un restaurant ou ailleurs. N'as-tu jamais senti ton cœur battre plus fort, au point de sentir ton pouls dans tes bras, ta tête, ou ta gorge ? As-tu déjà été aux prises avec ces bouffées de chaleur qui envahissent le corps et qui semblent inextinguibles ? As-tu déjà vu tes mains de venir moites, en un instant seulement ? Tout cela, je le vécus au commencement de ce déjeuner. J'étais, je me souviens parfaitement, fébrile et je me demandais même si je trouverai assez de choses intéressantes à lui dire.

Mais je surmontai mes peurs et le déjeuner commença sous les meilleurs augures. Elle commanda tout d'abord pour nous deux un verre de vin blanc autrichien en guise d'apéritif puis sans même que je lui aie demandé, elle se mit à me parler d'elle. Je ne te redirai par dans le détail ce qu'elle m'apprit alors. C'est un peu long et c'est aussi à côté du sujet qui nous occupe à présent. En résumé cependant, je te dirai qu'elle habitait et travaillait en Autriche depuis trois ans. Son prénom, que je brûlais de savoir, était Christine.

Elle se décrivit ainsi pendant un long moment, je la laissais faire, tant j'étais avide de la connaître. Après tant d'années et hors du contexte, il m'est assez difficile de te restituer l'ambiance dans laquelle je baignais alors. Mais pour te situer les choses, lorsqu'elle eut fini de se narrer, nous avions presque terminé notre déjeuner alors que je ne me souvenais même pas avoir passé commande. Je crois que ses paroles, et sa beauté aussi, m'avaient totalement enivré au point que j'avais perdu le sens de la réalité. Il n'est pas toujours aisé de cerner avec précision le moment où l'on tombe amoureux, pourtant, je crois pouvoir affirmer avec une grande exactitude que durant ce déjeuner, mon cœur céda pour elle. Saurais-tu encore me dire ce que l'on ressent dans ces moments fatidiques ? Pour ma part, je m'en souviens encore nettement, au moins pour cette fois-ci. Ce qui me fit alors la plus forte impression fut la façon dont je fus aux prises à toutes sortes d'émotions, d'envies, toutes incontrôlables. Ainsi, pendant de très longs moments, il me semblait tout à fait impossible de détacher mon regard de son visage. J'avais beau jeu de me dire qu'il ne fallait pas la regarder sans cesse, mes yeux ne semblaient pas obéir à mes injonctions. Il y eut aussi le moment où je pris conscience de son parfum. Du moment où je le remarquai, je ne cessai plus de le humer, je cherchais à en respirer chaque molécule. Je ne l'avais sans doute jamais senti auparavant et pourtant il était devenu celui que je préférais. Il tissait dans l'air un lien invisible qui la reliait à moi et mes narines s'y accrochaient indéfectiblement. Mes autres sens n'étaient pas moins excités. Comme je te le disais, je l'écoutais avec la plus grande application, pourtant mon influx nerveux cherchait à s'exprimer par d'autres moyens que mon ouïe. J'avais, je me le rappelle, une formidable envie de prendre sa main dans la mienne et je faillis le faire à plusieurs reprises. Pourtant au dernier moment je savais me reprendre. J'avais comme un plaisir à me laisser emporter par les événements et pour tout dire par sa volonté.

Mais revenons à présent à la fin de ce repas. Au moment du dessert, jugeant qu'elle en avait assez dit, elle se mit à me questionner. De bonne grâce, je

répondais à toutes ces interrogations. Assez hardie, elle n'hésita pas même à me poser des questions personnelles. J'avais tant espoir qu'elle partage les mêmes sentiments que les miens que là encore je répondis. Vint alors ce qui restera ma vie durant un moment sublime. J'avais terminé une réponse tandis qu'elle laissa volontairement un blanc s'installer dans notre conversation. Elle n'enchaîna pas sur une autre question et se contenta de me regarder fixement. Ses yeux brillaient ardemment, je pouvais saisir la chaleur qui se dégageait de son regard. Je restais bouche bée, ne sachant si je devais parler ou au contraire garder le silence. Au bout de quelques instants, elle m'apporta d'elle-même la réponse à cette interrogation. Sa main glissa délicatement sur la nappe et parcourut gracieusement les petits centimètres qui la séparaient de la mienne. Lorsqu'elles furent assez proches, ses doigts effleurèrent les miens puis, telle une caresse, sa main se posa délicatement sur la mienne. La douceur de sa peau, qui m'était encore inconnue, me sembla extrême. Elle avait fait ce premier geste de tendresse tout en me regardant et non à la déroba. Jamais je n'avais vu un mouvement plus mesuré que le sien.

Tu sais déjà la sympathie que je lui portais et tu imagines sans peine le bonheur que cette simple attention put me procurer. Mais je ne sais pas si tu peux avoir une idée de la confusion qu'elle avait semée dans tout mon être. Elle avait su, sans le vouloir sans doute, me dérouter et me surprendre depuis le tout début. Je l'avais crue autrichienne, elle était française. Je pensais qu'elle ne m'avait même pas remarqué, ce fut elle qui engagea la conversation. Je l'invitai à déjeuner mais ce fut elle qui mena notre discussion. Et la voilà qui à présent posait sa main sur la mienne, au mépris de toute convenance et ignorant toute retenue.

Sur l'instant, mes pulsations avaient dû doubler ou tripler en l'espace d'une seconde. Ma gorge s'était nouée tandis que je cherchais à traduire mes sentiments de manière tangible. Je me souviens l'avoir regardée intensément, en remerciant le hasard, le Ciel, je ne savais pas très bien. Puis, de façon à exprimer ma joie, je me contentais simplement de serrer sa main dans la mienne et de lui adresser un sourire que j'espérais évocateur. Pourquoi avait-elle fait cela, je n'en savais rien alors. Mais je n'y songeais pas. J'étais trop absorbé à jouir de ces magnifiques instants que la vie me donnait. Je me bornais à être heureux, même s'il me semblait tout à fait incroyable que la femme dont j'étais tombé amoureux quelques heures plus tôt pût se jeter ainsi dans mes bras.

Après que j'eus réglé la note avec une satisfaction immense, nous rejoignîmes

tous deux nos places respectives, l'un en face de l'autre. Notre conversation n'avait pas encore repris, et j'utilisais ce bref répit pour songer à l'extraordinaire aventure qui m'arrivait. Je la revoyais monter ou plutôt s'asseoir en face de moi, habillée de façon presque désuète. Une fois au moins, je souhaitais prendre l'initiative et je décidai d'engager la discussion. Je le fis sur cette dernière pensée qui m'avait traversé l'esprit. Je lui racontais que notre rencontre me faisait penser à bien des points à un film célèbre d'Alfred Hitchcock. Je lui narrais la scène de "la mort aux trousses" où le fameux Georges Kaplan rencontre la très belle Éve Kendall dans un train justement. Je lui dis combien l'aspect désuet de ce wagon me faisait penser à celui du film. Je lui avouais aimer particulièrement les similitudes vestimentaires entre elle et l'héroïne du film. Je la complimentais aussi en comparant le charme envoûtant qu'elles avaient l'une et l'autre, insistant sur la coïncidence qui l'avait conduite la première à me parler, ainsi qu'Éve le fait dans le film. Je dérivai enfin sur les qualités cinématographiques de ce film que je connaissais déjà par coeur à cette époque. Je louai le cinéaste qui, il est vrai, était de mes favoris.

Disant cela, le destin voulut que je nous découvre un point commun. Le hasard voulut qu'elle aimât elle aussi énormément le réalisateur en question et tout particulièrement les héroïnes de ses plus grands films. Elle m'avoua même que si elle s'habillait quelquefois comme elle était vêtue ce jour-là, c'était pour leur ressembler. Elle avait pu, au prix de nombreuses recherches, mettre la main sur des vêtements dont la coupe datait des années cinquante et soixante.

Nous bavardâmes ainsi de très longs moments et plus le temps roulait sur les rails, plus nous nous sentions proches l'un de l'autre. Une forme de complicité semblait déjà naître de notre improbable rencontre. Cependant, même s'il n'avancait pas très vite, le train allait finir par arriver à sa destination. Celle de Christine était plus proche encore que la mienne. Elle descendait à l'arrêt précédant Vienne, soit une centaine de kilomètres avant moi. Combien de temps me restait-il pour la posséder pour moi seul ? Je n'en avais qu'une vague idée. Pourtant, même si je n'avais jamais connu de voyage si agréable, il m'avait semblé que beaucoup de temps avait passé. Ce n'était plus sans doute qu'une question de dizaines de minutes, une heure tout au plus. Pour la première fois depuis le départ du train, mon humeur s'assombrit.

Elle parlait à présent de la région qu'elle allait visiter le lendemain - t'ai-je dit qu'elle était en vacances ? - tandis que je la regardais de façon presque

mélancolique, comme si j'allais perdre quelqu'un qui m'était devenu cher. J'avais envie de la garder pour moi, de l'étreindre, de l'embrasser et voilà qu'au contraire, j'allais être contraint de la quitter. Je croyais ressentir qu'elle souhaitait elle aussi ardemment rester auprès de moi.

Un quart d'heure passa encore, mais il n'avait plus la saveur de ceux du début de l'après-midi. Bientôt, le train se mit à ralentir, tandis que j'espérais de toutes mes forces qu'il ne s'arrête pas. À contrecœur, nous évoquâmes notre séparation. Aucun de nous ne proposa d'échanger nos adresses, à quoi bon ailleurs ? Enfin, le train stoppa définitivement sa course, brisant, par sa stupidité ignorante, une idylle qui j'en étais certain allait naître. Elle se leva, me fit un sourire forcé puis pour la saluer je me levai aussi. Elle m'offrit alors un dernier bonheur, celui d'un baiser sur les lèvres pour prix d'adieux. J'eus la sensation qu'elle m'avait ranimé, que de nouveau mon cœur battait. Elle parcourut le wagon puis, sans se retourner, descendit. Abasourdi, je la vis m'adresser un ultime sourire au travers de la fenêtre.

De façon tout à fait inattendue, une force supérieure à ma volonté s'empara de moi et me poussa à la rejoindre. Hâtivement, je ramassai mes affaires et me précipitai dans le couloir. Je sautai littéralement du wagon et poussai un cri salvateur : " Attendez-moi ! ". Elle se retourna alors et s'arrêta. Me voyant la rejoindre, son visage s'illumina tandis que son corps, je le voyais, s'emplissait de joie. Je n'ai pas regretté mon geste. Nous réservâmes une chambre d'hôtel, passâmes l'après-midi puis la soirée et enfin la nuit ensemble. Pourtant, le lendemain, il me fallut bien me rendre à Vienne. Je ne m'étais offert qu'un sursis. Nous nous quittâmes donc amants, séparés par le destin qui un instant nous avait réunis.

- De quoi parlez-vous tous les deux ? Demanda Christine qui venait d'entrer dans la pièce.

- J'étais en train de lui raconter la façon dont nous nous sommes rencontrés, ma chérie.